

Compte-rendu de la conférence du samedi 27 février 2010 :

Camus, le roman, l'Algérie

par

Bernard Pingaud et François Garrigue

Bernard Pingaud et François Garrigue ne sont plus à présenter à Uzès. Rappelons que le premier est un homme de lettres très connu en France et que le deuxième est philosophe et tient un cours annuel sur la philosophie à Uzès. Tous deux furent d'anciens présidents des « Amis de la Médiathèque d'Uzès » et restent très actifs au sein de notre association.

1. Communication de Bernard Pingaud

Cinquante ans après la mort de Camus, son attitude pendant la guerre d'Algérie fait encore l'objet de commentaires souvent très simplistes.

Une lecture d'un extrait de *l'Etranger* avec la phrase « *Aujourd'hui, maman est morte* » ... va permettre de re-commenter cette étude sur fond de polémiques au sujet de la guerre d'Algérie et sur une phrase prononcée devant des étudiants de l'Université de Stockholm (sur les mots « justice » et « mère »).

Le problème est à reprendre avec les romans algériens, *l'Etranger* et *le Premier homme* son dernier roman inachevé qui devait être son « *Guerre et paix* ».

Il faut se référer à deux images contradictoires :

1.- Le mythe algérien de Camus fortement enraciné : l'Algérie originelle, le soleil, la mer, la pauvreté, l'égalité pour tout le monde, et autour de sa mère qui en est la figure centrale jusqu'à sa mort. Quand Camus réédite « *L'envers et l'endroit* », on peut constater le sentiment bizarre que le fils porte à sa mère comme « *une glue qui s'accroche à l'arbre...* »

Une autre image se développe avec l'âge :

2.- L'Algérie historique et politique, telle qu'il l'a connue dans son enfance et jusqu'à la fin de sa vie. Il écrit des articles publiés avant 1940 dans *Alger républicain* et après 1945 dans *Combat*, puis à partir de 1955 dans *l'Express* avec les problèmes de cohabitation des deux communautés sur fond de colonialisme et de son exploitation.

Ces deux Algéries sont complémentaires et contradictoires d'où la difficulté de les articuler l'une à l'autre.

1.- Né en 1913 dans l'Algérie française, sa vie se déroule rue de Lyon à Alger dans le quartier très populaire de Belcourt. C'est l'Algérie originelle avec des sorties à Tipasa dont il se souvient dans les essais *Noces* (1939) et *l'Envers et l'Endroit* (1937). Sa mère est illettrée, à demi sourde, pauvre et sans autorité devant une grand-mère « Rude, orgueilleuse, dominatrice » (*Envers et endroit*) qui a recueilli la famille chez elle lors du départ du père pour la guerre. « C'est une existence à l'état nu » (Première page des *Carnets*)

Quand Camus réédite *l'Envers et l'endroit*, il dédit l'ouvrage « « A l'admirable silence d'une mère ». Ecrire cette Algérie originelle est rendre hommage à cette mère, mais avec un

sentiment de trahison à son égard car elle ne pourra jamais le lire : « A toi qui ne pourra jamais lire ce livre » débute *Le premier homme*.

2 – L'Algérie historique et journalistique : A partir de 1939 surviennent les premières grandes manifestations en Kabylie. Camus fait une première enquête où il dénonce la colonisation des gros colons et l'exploitation des « Indigènes ». Il ne parle pas d'Algériens car lui aussi se considère comme un Algérien. Depuis 1936-37 il adhère au Parti Communiste et il se dispute avec les représentants du parti qui ne donnent pas assez d'importance aux indigènes dans leur politique internationale et au problème du colonialisme

En 1942, sort « *L'Etranger* », écrit dans les deux mois qui précèdent le 1^{er} mai 1940. Camus dit qu'il l'a écrit poussé par une dictée obscure sans en avoir la conscience vraiment claire. Or, l'ouvrage a suscité un torrent de commentaires, jugé obscur et très compliqué.

Il y en a plusieurs lectures possibles : Est-ce un journal ? Un roman ? Pourquoi « étranger » le meurtre d'un « arabe » et une condamnation de son assassin pour l'unique raison qu'il n'a pas pleuré à la mort de sa mère ? L'explication pourrait être psychanalytique. Il est fondamental de savoir que quand Camus écrit son livre, il vit très mal son exil à Paris et à la nostalgie de l'Algérie originelle.

L'œuvre a eu de nombreux lecteurs jusqu'en 1954 et a suscité des articles de Sartre, Blanchot, Bart. Or, pas un seul ne se pose la question du rapport avec la colonisation. En 54 les premiers « événements d'Algérie » conduisent les lecteurs à relire *l'Etranger* : Est-ce que ce sont des traces prémonitoires qui ont mené à l'insurrection du Front National de Libération, et à l'insurrection avec une multiplication des manifestations après celle de Sétif de 45 ?

Les responsables politiques français disent encore : l'Algérie, c'est la France ; Mitterrand parle de « département français » dont le statut a été voté mais jamais appliqué. L'évolution se fait lentement. Ferhat Abbas reconnaît lui-même qu'il n'y a jamais eu un Etat algérien. En effet le nationalisme algérien est né pendant la guerre.

Alors, une lecture colonialiste pour *l'Etranger* ? Pierre Nora fait appel à l'inconscient du français d'Algérie de Camus ; l'« Arabe » n'a pas de nom, il est anonyme. Pour lui c'est révélateur et ressort malgré lui du complexe du « Pied noir » ou du « petit Blanc ». Plusieurs ouvrages dont celui d'Edouard Saïd traitent de l'Impérialisme et colonialisme. Le conscient ou l'inconscient de Camus relèvent pour ces auteurs d'une sorte de colonialisme. Dans le *Monde*, Camus est traité de suppôt du colonialisme tardif. Camus ne parle ni de remords, ni de compassion dans *l'Etranger* (ni dans *la Peste*). A la fin Meursault murmure « J'avais eu raison, j'avais encore raison, j'avais toujours raison. » Ce que Saïd interprète comme « le système colonial était très bien » C'est un fait incontestable, son inconscient participe car il ne peut se renier, il est né là. A quoi ça mène ? Ce n'est pas l'argument essentiel du roman Cette lecture raciste défigure la pensée politique de Camus.

L'Algérie politique : En 1955, Mendès-France est président du Conseil et son journal *l'Express* devient un quotidien. Il est viré, mais il rêve de faire revenir au pouvoir le Front Républicain avec l'objectif de paix en Algérie. Au retour de Mendès France, Camus accepte de refaire du journalisme et une série d'articles sur le problème algérien. Après 56 le pouvoir est confié à Guy Mollet, la guerre prend de l'importance avec l'envoi du contingent.

Pour Camus la solution serait un accord avec l'égalité aux deux communautés, ce ne serait plus des Français mais avant tout des Algériens, avec chacun les mêmes droits. Camus s'élève fondamentalement contre le terrorisme sous sa forme aveugle. Il réclame une trêve. En 1956 ses idées sont très mal reçues même par ses amis. Les libéraux reconnaissent que l'indépendance est nécessaire et les Indigènes se méfient de lui, disant que sous couvert de trêve, qu'il veut défendre l'état colonial. S'ensuit une soirée dramatique et fiasco total pour

Camus. Il rentre en France désespéré. Jusqu' 'en 1958 ses articles reprendront le thème d'une fédération de deux communautés avec chacune leurs institutions et une cause commune. Camus est hanté par le terrorisme et la pensée que sa mère puisse en être victime.

Arrive un événement imprévu, le prix Nobel de littérature lui est décerné en 1957. On dénonce la guerre d'Algérie. Pour Camus, indépendance = 1.200.000 Français virés. Il plaide pour deux communautés fédérales. Après un discours sur un ton « noble » sur les rapports littérature et politique, il est invité par les étudiants de Stockholm. Un étudiant algérien l'agresse en lui reprochant de tourner casaque. Ce à quoi Camus répond qu'il a toujours condamné la terreur et le terrorisme aveugle dans les rues d'Alger et ajoute « Je crois en la justice, mais je défendrai ma mère, avant la justice. »

En 1957 c'est en plein dans la guerre d'Algérie, la France est divisée entre soutenir soit le F.L.N. soit l'Algérie Française. Camus n'est d'accord avec aucun et il entre dans une grande solitude, condamné des deux côtés mais il s'obstine. Il a commenté après coup ce qu'il entendait dans le mot « justice ». Cela voulait dire « si c'est ça la justice », en parlant du terrorisme. Les intellectuels de gauche (dont Bernard Pingaud) qui ont signé la déclaration des 121, ne sont pas loin de penser qu'Albert Camus avait dérivé et faisait le jeu de l'Algérie Française – comme Madame Camus. Mais après réflexion sur son itinéraire, il n'a pas changé d'avis ; l'on a tort de le considérer comme traître à la cause arabe. Il est plus juste de croire que l'on a tort de lui demander des prises de position radicales qu'il ne pouvait pas prendre. Ni l'une ni l'autre. Il ne pouvait faire autrement. Il est allé le plus loin possible dans son mythe de l'Algérie.

Un beau film de son ami Jean Daniel avec cette phrase « J'ai grandi dans la mer et la pauvreté m'a été fastueuse... » nous permet de pénétrer dans le mythe de l'Algérie originelle de Camus. Sa fille, Catherine Camus y parle de la langue de son père à la facilité dangereuse... Son instituteur Louis Germain auquel il a dédié son prix Nobel, évoque l'inégalité des chances de l'enfant pauvre, partout « sauf au foot, où il était solitaire dans sa cage mais solidaire du reste de l'équipe... »

Mireille Vallat présente la suite du programme avec François Garrigue et l'étude du « *Premier homme* », manuscrit retrouvé dans la sacoche de Camus, à ses côtés dans la Facel-Vega accidentée.

Le Premier Homme a été édité en 1994 et s'est vendu à 400.000 exemplaires.

2. Communication de François Garrigue

« LE PREMIER HOMME »

Camus a vécu dans son Algérie natale, très vite à Alger, de sa naissance en 1913 à 1940, où il est expulsé d'Alger, à part quelques semaines en 38 (Embrun, Italie). Il revient à Oran de septembre 40 au début de 1942. Il y revient pour quelques jours en 48, en 52, puis en janvier 56, au début de la guerre d'Algérie. On peut dire, à peu de choses près, que sa courte vie se divise en deux parties : vingt-sept ans d'Algérie, en très grande partie à Alger, dix-huit ans de France, en très grande majorité à Paris.

Si on regarde la place de l'Algérie dans son œuvre, on peut dire qu'elle est présente avec une place centrale dans *L'envers et l'endroit*, qu'elle est présente comme cadre, avec ce que cela comporte, dans *L'étranger* et dans *La peste*, qu'elle est le thème des articles d'*Alger*

républicain, toutes œuvres de la première période (les dernières années, bien sûr, à partir de 1937, jusqu'en 1942. Puis, après novembre 55 et le déclenchement de la guerre, plusieurs nouvelles dans *L'exil et le royaume* (1957) et les *Chroniques algériennes* (1958). Quatre ans, de 24 à 28 ans, quatre ans de 42 à 46 ans. Entre les deux, il faut mettre à part *L'été* qui réunit en 1954 des essais entrepris en 39 (*Le Minotaure*, sur Oran) et d'autres bien plus récents (*Retour à Tipasa* qui contient en fait deux retours : l'échec de 1948 – où était l'innocence ? – et la réussite de 1952 : Tipasa retrouvée).

Reste *Le premier homme*, dont le manuscrit – faut-il dire fragmentaire ou inachevé ? – a été trouvé dans sa serviette après sa mort sur la route, près de Villeblévin, dans la voiture de son ami Gallimard. Œuvre posthume qui, s'il avait vécu, l'aurait assez longtemps encore occupé, car ce qui était en jeu, c'était le sens même de sa vie, et donc de cette œuvre déjà couronnée par le prix Nobel. Il voulait *refaire l'envers et l'endroit*, et donc, non seulement remonter à la source de sa vie pour essayer de la comprendre, mais revenir à la source de son œuvre pour la justifier. Son problème n'était pas de se faire une place au Panthéon, mais de laisser une œuvre digne des muets dont il était issu. Car la guerre d'Algérie remettait en cause à ses yeux ce qu'il avait été et ce qu'il avait fait. Plus le temps passait, plus le conflit se prolongeait, plus il apparaissait que la Peste s'était effectivement emparée de l'Algérie. Des deux patries qui coexistaient sur le même sol, non certes dans l'apartheid, mais sans s'interpénétrer, aussi étrangères l'une à l'autre que l'huile et l'eau, il apparaissait de plus en plus que le prolongement de la coexistence devenait improbable. Ses amis intellectuels parisiens (il faut donner à l'expression un sens positif et non caricatural) le voyaient coupable de la désertion de la cause algérienne, c'est-à-dire du droit du peuple algérien (Camus disait, sans, bien sûr, aucune nuance péjorative, les « Arabes ») à acquérir la maîtrise de sa terre et à prendre lui-même les décisions qui le concernaient – à peu près comme pour les Palestiniens aujourd'hui, mais, en Algérie, les conditions de création de deux états n'étaient pas réalisables – lui se sentait coupable envers son propre peuple, l'autre patrie algérienne, non les colonisateurs et exploités responsables de l'étouffement de l'identité de la grande masse de population de l'Algérie qu'il appelait arabe (il y incluait les Kabyles), mais la masse des colons que la France avait transportés *manu militari* ou attirés sur cette terre, gens privés de la leur (Alsaciens de 71), ou simplement de moyens de subsistance (les antécédents de la famille maternelle, « Mahonnais ») et qui, trois ou quatre générations plus tard, n'était pas moins chez elle.

Camus n'avait jamais cessé de se savoir, sinon de se sentir, « Algérien » – et par corollaire à se sentir quelque peu exilé à Paris. Sa réaction aux événements de Sétif prouve qu'il n'était pas devenu insensible au scandale que constituait l'attitude de la république envers la population « arabe » d'Algérie. Il n'en est pas moins vrai que l'Algérie, la sienne, n'est plus au centre de ses préoccupations pendant plus de dix ans.

L'insurrection de novembre 1955 l'y ramène et l'oblige à repenser, à refonder son appartenance, en même temps qu'à se situer, lui pour qui la mort a toujours été un scandale et la mort délibérément donnée le scandale absolu, par rapport au terrorisme. L'irréalisme de ses propositions de trêve civile relève de cette sorte de désespoir face à la disparition programmée de la *civilisation* dont il était issu.

L'objet du *Premier homme* n'est pas la recherche d'une solution : c'est une *confession*, un aveu de trahison et la quête d'une fidélité. Il n'aurait rien fait, tant qu'il n'aurait pas trouvé une réponse juste à la question soulevée dans *Oui et non*, à l'intérieur de son premier livre publié, *L'envers et l'endroit* : comment être fidèle, dans le métier d'écrivain, c'est-à-dire à la fois de témoin et d'artiste du langage, à la vérité des muets dont il était issu, et spécialement de la mère. Problème qui prenait une tournure tragique face au constat que l'avenir était fermé pour le peuple auquel ils appartenaient, et que la vie même de la mère n'était plus en sûreté.

Le poids de la mère, chez Camus, est immense, mais il est muet. Il sait bien que le choix entre sa mère et la justice, ce cri du cœur, est une fausse alternative. La vérité, c'est que c'est devant sa mère qu'il lui faut se « justifier », non devant une justice abstraite. Dans *Le premier homme*, Camus ne cherche pas à se justifier politiquement, mais, j'allais dire avec un grand mot qui ne fait pas partie de sa langue, ontologiquement. « *Au plus noir de notre nihilisme*, écrit-il dans « L'énigme » (*L'été*), *j'ai... cherché des raisons de dépasser ce nihilisme. Et non point... par vertu, ni par une rare élévation de l'âme, mais par fidélité instinctive à une lumière où je suis né.* » Or, voilà que la lumière natale se dérobe à lui, non parce qu'il pleut sur Alger (la pluie finit par s'arrêter), mais parce que quelque chose est en train de finir là sans retour. Pourtant la mère vit toujours, toujours là, et en sortir n'a pas de sens pour elle.

La justification du premier homme sera-t-elle d'être le dernier témoin ? Mais témoin de quoi ? Nous n'allons tout de même pas réduire Camus à être le dernier témoin de l'Algérie Française, formule qui est bien loin d'avoir jamais été la sienne. Encore une fois, il y a du Rousseau dans Camus, mais il ne va pas déposer ses *Confessions* sur l'autel de Notre Dame, il les dédie, visiblement une fois pour toutes, « *À toi qui ne pourras jamais lire ce livre* », c'est-à-dire) à l' « *Intercesseur Vve Camus* ». Mais il est vrai que par là même, il entreprend de se justifier vis à vis d'un *peuple*, c'est bien le seul mot qu'on puisse employer pour désigner la communauté dont il est issu, le mot *communauté*, précisément, en dérivant le sens vers un communautarisme auquel il n'a certainement aucun compte à rendre.

Le premier homme, tel qu'il nous est tardivement parvenu présente plusieurs caractéristiques : œuvre interrompue par la mort, échappée au contrôle de son auteur, elle est, comme *Les pensées* de Pascal ou *Le visible et l'invisible* de Merleau-Ponty, doublement inachevée : en ce qu'une partie considérable, prévue dans les ébauches de plans retrouvées, n'a pas du tout été rédigée, et en ce qui ce qui l'a été relève du premier jet le plus souvent, et n'a en tous cas pas fait l'objet d'une mise au net définitive. En face de cela, le fait qu'il s'agit d'une œuvre importante aux yeux de son auteur (c'est aussi un caractère commun avec les exemples évoqués. Ajoutons, ce qui n'allait pas de soi et explique plus ou moins les longues hésitations des héritiers devant la publication, que c'est devenu pour la postérité une œuvre essentielle de l'auteur et, par la force des choses, une sorte de testament.

Or, c'est bien là que le problème se pose et sollicite toute notre attention. Plus encore que toute œuvre livrée achevée par son auteur, une telle œuvre s'expose inévitablement au malentendu.

Or, sur la question « Camus et l'Algérie », qui est au cœur du livre entre la question de la *recherche du père* et du propos « Camus et la mère », ce qui a été le moins écrit ou ne l'a pas été du tout touche à l'actualité du problème au moment où il écrivait. L'échec, sur ce plan de sa dernière visite à Alger, le fait qu'il ait dû se retirer sous la protection de ceux même qui refusaient de le suivre, l'avaient conduit au silence, après la publication des *Chroniques algériennes* en 58. La question ne pouvait être absente du *Premier homme*.

Mais sous quelle forme ? Lisons le plan des pages 306-307.

Trois parties, ayant chacun un titre : *Les Nomades*, *Le Premier Homme*, *La Mère*.

La première commence par une superbe nativité : la sienne arrivée à la ferme sous la pluie et accouchement tout de suite, dans la pièce pas meublée), et continue par une enquête, menée par son double, Jacques Cormery, sur ses origines : la tombe du père à Saint-Brieuc et le village natal : Mondovi (aujourd'hui *Dréan*). Ce troisième point (chapitres 5, puis 7 de la partie rédigée) contient une première approche de la question algérienne à travers : « *arrivée en Algérie pour les « événements ».* » Puis *Voyage à Mondovi* : l'histoire de la colonisation (= l'implantation des colons).

C'est à Mondovi que J.C. s'approche le plus du fantôme de son père (*pas causant, il était pas causant*), mais la découverte du père, ce n'est pas cela, c'est de recevoir en pleine figure à la

fois le récit de la colonisation (48 !) et le spectacle de la *décolonisation* violente. Le mythe de la civilisation sans histoire, tout au présent, est-il asphyxié, annulé, entre l'histoire d'avant et celle de maintenant ? Ou est-ce, au contraire, la traversée de l'histoire qui est annulée dans l'acceptation finale du retour à l'oubli ?

La seconde partie se divisait entre *L'adolescence*, (*Le coup de poing ; sport et morale*) et *L'homme*, (*action politique (l'Algérie), la Résistance*). La parenthèse dans la parenthèse est de Camus : il aurait donc été là question de son action politique en Algérie à la fin des années 30. La composition de la troisième partie comporte trois sous-titres : *Les Amours*, *Le royaume*, *La mère*. Le royaume est à entendre à partir du titre de son recueil de nouvelles : *L'exil et le royaume*. Il est complété par : *le vieux camarade de sport, le vieil ami, Pierre, le vieux maître et l'histoire de ses engagements*. « La mère », ce devait être la fin du livre : *Dans la dernière partie, Jacques explique à sa mère la question arabe, la civilisation créole, le destin de l'Occident*. « Oui, dit-elle, oui. » Puis, *confession complète et fin*.

Sans quitter la fiction du personnage de Jacques Cormery, la fin devait donc passer à la première personne du singulier, et le noyau devait en être adressé à la mère. Il est donc clair qu'à part telle ou telle réflexion, notamment sur le terrorisme, placée ici ou là dans les approches, la question devait être traitée à la fin, et ne l'a pas été. Mais surtout qu'elle devait être une tentative de justification par la mère (d'où le Oui qu'il lui fait d'avance prononcer) et traiter, sinon de trois points, de trois aspects, caractérisés par deux fois trois mots : *arabe*, *créole*, et *Occident*. Ces mots visent ce que nous appelons aujourd'hui Algérien, Français d'Algérie (expression en fait impropre sauf en ce qui concerne la carte d'identité, qui compte quand même beaucoup) et Européen (avec son prolongement nord-américain) ; d'autre part : *question*, *civilisation* et *destin*. Ce qui donne une très légère ébauche de contenu à cet exposé de Jacques à sa mère, qui n'a pas du tout été écrit. La très grande majorité *arabe* peuplant l'Algérie fait question ; non par sa présence, bien sûr, mais par son statut. Il est intéressant de constater que pour lui, à partir de sa position, il n'y a pas une question de la population d'origine européenne (mais, en effet, non moins autochtone), très minoritaire, mais l'inverse. Il ne met nullement en doute les droits, y compris civiques, des *arabes*, mais n'envisage pas le concept d'une Algérie arabe, à l'intérieur de laquelle se serait posée la question de la minorité d'origine européenne, qu'il appelle *créole*. De ce groupe humain qui est le sien, il s'attache à formuler la *civilisation*, terme qui se définit par rapport à *culture*. Or, l'idée que Camus se fait de la civilisation dont il est issu exclut pratiquement l'idée d'acquis de société généralement comprise sous ce mot : c'est une civilisation du présent, une civilisation sans histoire, sans racines culturelles, faite de pauvreté vécue au jour le jour et de bonheur de vivre sous le double signe du soleil et de la mer. L'envers et l'endroit. Pour lui, la culture est ce qui vient s'ajouter là-dessus ; et pour lui, né des muets, elle ne va pas sans un soupçon de trahison.

Quand au destin de l'occident, nul ne sait exactement ce qu'il aurait écrit sur ce thème, nous disposons seulement, en ce qui concerne le premier homme de ce qu'il a écrit sur un rêve que Jacques ferait pendant la sieste (p.310) :

Demain, six cents millions de Jaunes, des milliards de Jaunes, de Noirs, de basanés, déferleraient sur le cap de l'Europe... et au mieux <la convertiraient>. Alors tout ce qu'on avait appris, à lui et à ceux qui lui ressemblaient, tout ce qu'il avait appris aussi, de ce jour les hommes de sa race, toutes les valeurs pour quoi il avait vécu, mourraient d'inutilité. Qu'est-ce qui vaudrait encore alors ?... Le silence de sa mère. Il déposait les armes devant elle.

Le « silence de la mère » serait-il donc la valeur suprême ?

La question n'est finalement pas de savoir si Camus aurait atteint, au terme de l'écriture du *Premier homme* la justification désirée. En un sens, la réponse positive était impossible, et sans aucun doute il le savait au départ : « *Celui qui vit avec la vérité – en sachant – se sépare des autres hommes. Il est un monstre, et c'est ce que je suis.* » Mais il lui fallait saisir les deux

bouts. Sachant que « les siens », sa « famille », étaient désormais (et depuis longtemps déjà) sur la rive nord de la Méditerranée, s'ancrer définitivement dans le rapport à la mère, fondateur pour cet enfant sans père, dans le rapport à l'Algérie comme *matrice*, et cela, d'abord par le récit des enfances, mais aussi par la méditation sur le *monstre*, il l'a admirablement fait. Quant à articuler le jeu fondamental du soleil et de l'ombre, de l'envers et de l'endroit, et celui, proprement humain, du silence et du langage, du moins nous aura-t-il livré matière à d'inépuisables, mais fécondes, méditations.